

24 images

24 iMAGES

Arrêt sur image...

Reprise d'Hervé le Roux

Grégoire Sivan

Number 88-89, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23435ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sivan, G. (1997). Review of [Arrêt sur image... / *Reprise d'Hervé le Roux*]. *24 images*, (88-89), 84–84.

ARRÊT SUR IMAGE...

PAR GRÉGOIRE SIVAN

C'est en apercevant dans une revue de cinéma (les *Cabiers du cinéma*, pour ne pas les nommer...) la photo d'une jeune femme, actrice fortuite et éphémère d'un petit film de dix minutes tourné en 1968 par deux étudiants de l'IDHEC, qu'Hervé Le Roux a commencé son enquête. Et décidé qu'il la retrouverait, cette femme mystérieuse. Dans le petit film en question (*La reprise du travail aux usines Wonder*), on la voit tenir tête, devant la porte des ateliers, à une dizaine d'hommes qui essaient de la raisonner et de lui faire comprendre (en pure perte...) que la reprise du travail a été votée. Elle refuse de rentrer.

Elle s'époumone, vocifère, pleure de rage, et hurle qu'elle «remettra plus jamais les pieds dans cette taule». Moment brut de cinéma-vérité qu'Hervé Le Roux va s'employer à décortiquer, en reconstituant méticuleusement, trente ans après, le «casting» de ces quelques minutes volées à l'histoire.

Dès lors, le film se donne à voir comme une enquête de longue haleine, intrusion ponctuelle et éphémère dans la vie d'individus assimilables au commun des mortels. Le Roux pose sa caméra et entame une vraie discussion avec chacun de ces «témoins d'un jour» qui nous font partager, l'espace de quelques précieuses minutes, des anecdotes de leur passé, des confessions sur leur histoire personnelle. Ils nous aident en définitive plus à cerner les tenants et aboutissants d'une époque révolue (chaque «petite histoire» rejoignant forcément la grande) qu'ils ne contribuent à la recherche de cette femme disparue: le suspense reste ainsi entier jusqu'à la fin du film.

Il faut reconnaître là l'un des véritables talents du réalisateur qui est sa capacité admirable à faire accoucher chacun de ces «acteurs» d'une parcelle intime de leur vie. Les «esclaves» d'autrefois, les ouvriers de la classe prolétarienne, ceux à qui on imposait (des conditions de travail souvent insoute-



Point de départ du film d'Hervé Le Roux, une image de *La reprise du travail aux usines Wonder* (1968).

nables, des rythmes de rendement impossibles à tenir...) plus qu'on ne proposait, ces anonymes qui ont donné leur jeunesse (parfois leur vie) à cette usine ont enfin la parole. Ils prennent le temps de se l'approprier, sans remords ni rancœur vis-à-vis de leurs patrons d'autrefois: on sent même parfois des regrets dans leurs voix à l'évocation de leur chère entreprise, qu'ils considéraient littéralement comme une seconde famille. On parle d'ailleurs souvent dans le film des «mariages Wonder», inéluctablement liés à l'histoire secrète de l'usine...

On trouve également un grand intérêt dans l'aspect très hétérogène et souvent contradictoire des témoignages qui nous sont proposés. Comme un puzzle dont l'ensemble des pièces ne formerait pas une image totalement homogène. Parmi les personnes interrogées, on se trouve naturellement confronté à un échantillon presque exhaustif de tout ce que la société de l'époque comptait de caractères et de comportements différents: il y a là le fayot qui n'a rien perdu de son zèle d'autrefois, le travailleur impénitent qui regrette encore amèrement la fermeture des usines, le cégétiste acharné, le gréviste convaincu, l'éternel revendicateur qui n'a même plus, aujourd'hui, la possibilité de trouver quelqu'un qui s'oppo-

sera à ses réclamations, l'ancien maoïste devenu surfeur-squatteur, l'ex-directeur qui accepte de répondre aux questions du réalisateur, mais refuse catégoriquement que son visage apparaisse à l'écran (par peur d'illusoires repréailles?). Tout ce petit monde, en majorité constitué par des femmes, nous parle en définitive de la difficulté qu'il y avait

à travailler dans des usines qui, pour dire vrai, ne plaçaient pas la dignité humaine comme précepte numéro un de leur stratégie industrielle.

Le commentaire du réalisateur intervient, lui, entre ces séquences d'interviews. Il présente ses «héros», remet les témoignages dans leur contexte, et se permet, de temps à autre, tel commentaire ironique ou telle précision utilitaire sur les images qui nous sont données à voir. Lorsque par exemple il filme la façade d'une usine de Saint-Ouen, Le Roux prend soin de préciser en commentaire off que les graffitis (tendance plutôt anarchiste!) que l'on aperçoit sur les murs ont été peints dans

les années 80, pour les besoins d'un film censé se dérouler en mai 68...

En prenant le temps de revenir longuement sur une courte séquence de cinéma, sur une époque, sur une manière révolue de penser la société, Le Roux bâtit durant les trois heures que dure son film une véritable saga en forme d'hommage appuyé. Et cet arrêt sur image a un effet miraculeusement salvateur. Comme si on prenait enfin le temps de regarder (et plus seulement de voir), d'écouter (et plus seulement d'entendre) des gens s'exprimer librement, sans se laisser abuser ni trahir par une quelconque contrainte médiatique ou sensationnaliste (comme on en trouve tant dans le reportage télévisé).

On se souviendra encore longtemps de tous ces visages rendus, le temps d'un film, étonnamment familiers. Et de la rage incontrôlable de cette femme, devenue à elle seule l'icône ultime de la révolte d'une époque. ■

REPRISE

France 1996. Ré.: Hervé Le Roux. Ph.: Dominique Perrier. Mont.: Nadine Tabouriech et Anne Séguin. 192 minutes. Couleur, noir et blanc.